

quitter, dit Régina d'une voix pleine de doux reproches : et bien ! que ma maîtresse de dessin s'en aille si elle ne veut pas attendre ; je suis décidée à rester quelque temps auprès de toi.

Madame Warner prit doucement Régina par la main.

— Mais aussi, dit-elle, dans peu tu seras savante, et tu n'auras plus besoin d'elles. — Tu pourras alors me voir et m'aimer tout à ton aise. — Allons, mademoiselle, saluez madame la baronne à qui vous n'avez seulement pas adressé la parole, et retirez-vous.

Régina salua très-révèreusement la baronne et partit.

— Voulez-vous vous asseoir à cette place ? continua madame Warner en offrant un siège à son amie. Celle-ci ne répondit pas et s'assit.

Comment trouvez-vous ma Régina ? murmura-t-elle.

— Charmante et pleine de grâces, répondit la baronne.

— Et pensez-vous maintenant que, lorsque je porte mes regards sur elle, je me sente le courage de m'en séparer ? oh ! jamais, madame la baronne : jamais, j'aimerais mieux mourir.

La baronne était devenue grave.

— Cependant, murmura-t-elle, s'il s'agissait de votre honneur ?

— De mon honneur ? interrompit madame Warner avec stupéfaction : et qu'entendez-vous par ces paroles ?...

— J'entends par là, mon amie, que chacun parle en secret, et fait, à l'occasion de cette enfant, des suppositions préjudiciables à votre réputation. — Dernièrement encore, je me trouvais chez le conseiller aulique Müllner, que vous connaissez un peu, je pense ; plusieurs dames de cette ville amenèrent la conversation sur votre Régina ; on fit et l'on défit une vingtaine d'histoires ; enfin, une d'elle prétendit, mais en baissant la voix, qu'elle avait tout lieu d'affirmer que vous étiez...

La baronne s'arrêta pour reprendre haleine.

— Que j'étais ?... reprit madame Warner avec émotion.

— Sa mère.

— Je m'en doutais, madame.

— Eh bien ! à quel parti vous arrêtez-vous ? car vous devez comprendre que, dans l'intérêt de votre honneur, il faut vous résoudre à quelque chose.

— Madame, reprit elle d'une voix calme et digne, vous remercieriez de ma part ceux qui ont bien voulu s'occuper assez de moi pour me donner des conseils, et vous ajouterez que j'ai juré il y a douze ans de tenir lieu de mère à Régina, et que je tiendrai ma promesse, dût-il m'en coûter l'honneur. — D'ailleurs, si les hommes me condamnent, Dieu et ma Régina me dédommageront de tout le reste.

— Dieu, Régina et moi, interrompit la baronne en s'emparant d'une des mains de madame Warner et en la pressant affectueusement contre son cœur.

En ce moment, on ouvrit bruyamment la porte du pavillon ; madame Warner et la baronne regardèrent avec étonnement ; Régina venait d'entrer, elle courut se jeter dans les bras de sa mère.

— J'ai congédié ma maîtresse de dessin, dit-elle : je suis certaine maintenant de demeurer auprès de toi une heure de plus par jour.

Madame Warner l'embrassa, pour toute réponse, sur ses joues fraîches et rosées.

— Je vous ai promis le récit des quelques années qui se sont écoulées depuis mon départ de Bade, dit madame Warner avec émotion : hélas ! ma chère baronne, elles ressemblent par le fond à toutes les autres.

À l'époque où je vous ai quittée, j'étais sur le point de me marier. — J'étais jeune, dix-huit ans à peine ; — J'étais assez jolie, on me le disait de tous côtés ; — j'étais riche, mon mari m'avait laissé en mourant toute sa fortune. — Jetée depuis mon enfance au milieu du grand monde, je possédais ce vernis que l'on nomme savoir-vivre ; — je causais assez bien de toutes choses, et je passais pour avoir de l'esprit. — Mon père m'avait mariée à seize ans à un vieillard, dont le nom était honorable, et qui s'était créé une belle position dans le barreau. — Quand je me mariai, je ne savais point ce que je faisais ; — un époux me semblait une nécessité, c'était à mes yeux un appui dans la société, un porterespect. — Elevée très-sévèrement par mon père, habituée à une soumission aveugle, à un esclavage continu, tremblant à chaque heure du jour devant son inflexible regard, j'enviais celles de mes amies qui prenaient un époux ; comme toutes les jeunes filles, je rêvais bals, parures, hommages, liberté, et pour posséder tous ces biens, il fallait changer son nom de jeune fille contre celui de femme. — Mon père me présenta un jour M. Warner, et un mois après j'étais mariée.

Pendant quelque temps je fus heureuse ; j'étais si jeune ! puis bientôt, maîtresse de penser et de comparer, je compris que, si le bonheur n'existe que dans le mariage, — il faut au moins qu'il y ait sympathie, assortiment, amour, — et je m'efforçai d'aimer mon mari.

— En voyant passer devant moi tant de femmes belles de leur beauté et plus belles encore de leur bonheur ; en voyant à côté d'elles des époux jeunes et superbes, aux yeux de feu, aux regards passionnés, à la voix tendre, je m'étonnai de n'avoir point comme elles un époux jeune et beau, moi douce et belle ; puis, je me questionnai et me demandai ce que c'était que l'amour ; et bientôt je me répondis que l'amour était une douce sympathie qui unissait deux âmes et les confondait en une seule. — Ce que j'éprouvais pour mon mari n'était que de l'amitié et du respect ; — auprès de lui, jamais d'éclans, jamais de transports ; la parole expirait glacée sur mes lèvres ; son visage imposant tuait ma tendresse, ses cheveux blancs me faisaient, par moment, croire qu'il était mon père.

Je me trouvais malheureuse, sans me l'avouer, mais seulement par pressentiment.

Puis un autre chagrin plus profond, plus incisif que les autres, vint m'accabler ; — Toutes les femmes que je voyais montraient avec orgueil les enfants en qui elles devaient revivre, et moi je n'en avais point. — Oh ! que je les enviais, ces femmes ! n'était-ce donc point assez qu'elles eussent la beauté, la jeunesse et l'amour en partage ? — Il fallait qu'elles fussent mères ! — Un enfant, oh ! pour en avoir un, pour en presser un sur mon cœur, pour le nommer du doux nom que je lui aurais choisi,